

Libération - 14/04/2005 – Critique

A PARIS, LA NOUVELLE CREATION DU CHOREGRAPHE LAISSE PERPLEXE - Jobin se prend les pieds dans le décor

Par Marie-Christine Vernay

Steak House

On croit d'abord s'être trompé de spectacle. Le bout de décor posé dans un coin de la scène, montrant un appartement, suggère qu'on va assister à une réalité-danse flamande. Renseignements pris, il s'agit bien de la création du chorégraphe suisse Gilles Jobin. Qui eût cru que ce créateur plutôt du côté de l'abstraction pouvait signer une pièce très mode et se laisser emporter par le naturalisme d'époque ? Surtout pas ceux qui ont suivi son travail, justement parce qu'il ne succombait à aucune sirène d'une prétendue modernité, restant confiant dans le mouvement et la danse non narrative.

Steak House commence par des scènes zappées du quotidien. Les six danseurs occupent un petit appart' tapissé d'étiquettes, ils font corps avec les objets qui meublent l'espace. Ils en prennent la forme, en épousent les contours, jusqu'à la fornication. L'individu est réifié, entré dans le décor. La chorégraphie se met au pas. Elle procède par pauses, permettant de saisir les danseurs comme le ferait un appareil photo. Mais bientôt les seaux et les bidons plastique volent, suivis des livres. Il est temps de déménager.

Dehors, c'est le plateau. Les danseurs s'y glissent pour retrouver, d'une manière maladroite puis avec plus d'assurance, une danse non soumise au maniement des accessoires. Mais tout est fragile. On ne retrouve pas l'écriture millimétrée de Gilles Jobin, ses lignes claires, géométriques : sa mathématique. On pénètre un monde moins gadgétisé mais les corps portent encore la mémoire des objets qui les ont façonnés. Jusqu'à la résolution des tensions entre corps et objet par l'acte plastique. Les deux sont alors logés à la même enseigne, recouverts de housses. Pour redéménager sans doute.

Suisse, Gilles Jobin vient de quitter Londres pour Lausanne. C'est peut-être son propre transport topographique qui a inspiré ceux du spectacle. On reste perplexe. Dans ses précédentes pièces, ce qui étonnait, c'était la facilité avec laquelle il parvenait à mixer danse, arts plastiques et musique. Ce qui ravissait, c'était la liberté faite au spectateur, l'abstraction non détachée du monde et de ses événements laissant à chacun sa lecture. Ici, on se sent coincé par l'accessoire.

On ne peut blâmer Jobin d'explorer de nouvelles pistes, c'est à son honneur. Mais son *Steak House* a un goût de réchauffé. Jobin nous a habitués à des mets plus rares, y compris lorsqu'il chorégraphia pour les danseurs du Ballet du Grand Théâtre de Genève. En traitant du trivial, notamment dans la première partie du spectacle, Jobin se banalise.